

Dominique Plihon

Gabriel Colletis et Bernard Paulré (Dir.), *Les nouveaux horizons du capitalisme - Pouvoirs, valeurs, temps,* *Economica, 2008.*

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Dominique Plihon, « Gabriel Colletis et Bernard Paulré (Dir.), *Les nouveaux horizons du capitalisme - Pouvoirs, valeurs, temps*, *Economica*, 2008. », *Revue de la régulation* [En ligne], n°5 | 1er semestre 2009, mis en ligne le 10 juin 2009. URL : <http://regulation.revues.org/index7495.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Association Recherche & Régulation

<http://regulation.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://regulation.revues.org/index7495.html>

Document généré automatiquement le 01 octobre 2009.

© Tous droits réservés

Dominique Plihon

Gabriel Colletis et Bernard Paulré (Dir.), Les nouveaux horizons du capitalisme – Pouvoirs, valeurs, temps, *Economica*, 2008.

- 1 L'ambition de l'ouvrage collectif « Les nouveaux horizons du capitalisme », coédité par Gabriel Colletis et Bernard Paulré, est de proposer une grille de lecture originale des transformations du capitalisme post-fordiste. Tous les auteurs (au nombre de onze), sauf un (François Morin), défendent la thèse selon laquelle le concept-clé d'analyse est le « capitalisme cognitif », défini comme « une société de la connaissance régie par une organisation de type capitaliste ». Le capitalisme cognitif est considéré comme une étape dans l'évolution historique du capitalisme. Celui-ci aurait succédé au capitalisme industriel ou fordiste, qui a lui-même remplacé le capitalisme mercantiliste. L'avènement du capitalisme cognitif repose sur une double rupture : « la fin de la centralité des biens matériels », et le fait que « l'information et la connaissance tendent à occuper une place centrale dans la production et la valorisation ».
- 2 La notion de capitalisme cognitif est abordée de manière très différenciée, et parfois contradictoire, dans les onze contributions, ce qui est un facteur de richesse et confère de l'intérêt à cet ouvrage. C. Vercellone propose ainsi une perspective marxiste en mettant l'accent sur des catégories telles que le rapport capital-travail, le procès d'accumulation, la recomposition du capital, les nouvelles formes de pouvoir et de rapports conflictuels dans une société caractérisée par « la prééminence croissante du travail immatériel ». B. Paulré adopte plutôt une posture schumpétérienne, d'une part, en plaçant la connaissance au centre de la dynamique historique contemporaine, et d'autre part, en s'intéressant particulièrement aux différentes formes d'organisation de l'activité cognitive.
- 3 Plusieurs contributions (G. Colletis, P. Dieuaide et H. Vinceneux) s'appuient de leur côté sur l'approche régulationnaliste en faisant du rapport salarial, et des nouvelles relations de travail fondées sur le savoir et la compétence, la forme institutionnelle centrale du capitalisme cognitif. De ce point de vue, les auteurs livrent une critique très pertinente des certaines analyses de l'économie de la connaissance, fondées sur une approche microéconomique réductrice de la firme et des transformations du paradigme productif. Enfin, il faut signaler deux contributions moins théoriques et plus appliquées consacrées à des études de cas, portant respectivement sur les relations entre innovation et création de valeur pour l'actionnaire chez Boeing (S. Moura), et l'autre (M. Montalban) concernant l'impact sur l'industrie pharmaceutique de la financiarisation dans le contexte du capitalisme cognitif.

1. Remarques critiques

- 4 L'objectif de notre analyse critique n'est pas de passer en revue chacune des contributions, mais de nous focaliser sur deux thèmes centraux et transversaux à l'ouvrage dans son ensemble : d'une part, la pertinence théorique du concept de capitalisme cognitif, et d'autre part, les relations entre finance et capitalisme cognitif.
- 5 Le concept de « capitalisme cognitif » fournit-il un cadre satisfaisant à l'analyse des mutations du capitalisme contemporain ? L'auteur de ces lignes n'en est pas convaincu, pour au moins deux séries de raisons. Premièrement, on peut s'interroger sur les fondements de l'hypothèse selon laquelle le capitalisme cognitif représenterait une troisième forme de capitalisme, faisant suite aux capitalismes mercantile puis industriel. Il est indubitable que le poids de

la connaissance et du capital immatériel a fortement augmenté depuis le dernier quart du XX^e siècle, comme cela est attesté par de nombreux travaux statistiques. Pour autant, doit-on considérer qu'il y a eu rupture et que le capitalisme a changé de forme, comme le prétendent les défenseurs du capitalisme cognitif ? Rien n'est moins sûr. Analysons les transformations du rapport salarial que les auteurs mettent, à juste titre, au centre de leur réflexion. Ceux-ci distinguent trois profils types de travailleurs, taylorien, néo-taylorien et cognitif, sur la base des compétences. Le nouveau stade du capitalisme serait alors marqué par la figure hégémonique du travailleur cognitif découlant du caractère de plus en plus intellectuel et immatériel du travail.

- 6 Une telle représentation apparaît peu conforme à la réalité observée. On assiste en effet à une dynamique duale du marché de l'emploi, très différente de la vision proposée par les auteurs du livre, avec une croissance très rapide et simultanée des effectifs de « travailleurs cognitifs » et de travailleurs non qualifiés. Deux phénomènes apparaissent clairement : d'un côté, un processus d'*hybridation* des logiques productives, avec une interpénétration souvent complexe des modes d'organisation néo-taylorienne et cognitive, fondées sur des niveaux de compétence très différents. Cette hybridation s'est développée dans des secteurs d'activités aussi différents que l'automobile et les services financiers. D'un autre côté, on constate un mouvement de *polarisation* des activités intensives en connaissance dans les pays les plus avancés, tandis que les activités peu qualifiées se développent plus rapidement d'une manière centrifuge dans les pays de la périphérie¹.
- 7 Une deuxième série de raisons amène à s'interroger sur la portée analytique du concept de « capitalisme cognitif ». Si l'on reprend les catégories régulationnistes, largement mobilisées par les auteurs de cet ouvrage, on peut se demander si le capitalisme cognitif peut être considéré comme un régime de croissance, au même titre que le capitalisme fordiste auquel celui-ci aurait succédé. Les auteurs de cet ouvrage ne prêtent-ils pas au capitalisme cognitif une cohérence dont il est loin de disposer ? Tout d'abord, les critères joints de hiérarchie et de complémentarité institutionnelles, chers aux régulationnistes, sont-ils satisfaits ? Si l'on admet que le nouveau rapport salarial fondé sur le savoir et les compétences est la forme institutionnelle dominante, en quoi s'articule-t-elle d'une manière cohérente et nouvelle avec les autres formes institutionnelles, par exemple l'État et les politiques publiques. Ce point n'est pas discuté. Ensuite, et d'une manière plus fondamentale, le capitalisme post-fordiste fondé sur l'exploitation intensive des connaissances n'est-il pas victime de ses contradictions internes ? C'est-à-dire qu'il devient de plus en plus difficile de pousser la logique de marchandisation et d'exploitation capitaliste dans un système productif fondé sur la connaissance, bien public ayant une valeur d'usage forte mais dont la valeur d'échange est indéterminée. La connaissance serait en fait fondamentalement rebelle à l'exploitation capitaliste. En d'autres termes, l'expression « capitalisme cognitif » ne constituerait-elle pas un oxymore ? La réponse d'André Gorz, constatant la difficulté qu'il y a à assigner une valeur monétaire à des actifs cognitifs et intangibles, est sans ambiguïté : « Le capitalisme dit cognitif est la crise du capitalisme »².

2. Une relation dialectique entre savoir et finance

- 8 La deuxième série de remarques porte sur le statut de la finance dans « Les nouveaux horizons du capitalisme ». Dans l'introduction de l'ouvrage, les approches en termes de « capitalisme financier » et de « capitalisme cognitif » sont présentées. La préférence est donnée au second concept. B. Paulré juge la notion de capitalisme financiarisé plus pertinente que celle de capitalisme financier car, si les opérations et les acteurs financiers jouent un rôle important, on ne peut aller jusqu'à considérer que la nature et les formes de l'accumulation productive seraient déterminés par eux. Prolongeant cette vision, Y. Moulier-Boutang défend l'idée que la mondialisation financière n'est pas l'*explicans*, ce qui explique le capitalisme contemporain,

mais l'*explicandi* (ce qu'il faut expliquer). La financiarisation résulterait de l'émergence puis du développement du capitalisme cognitif. De son côté, François Morin prend une posture radicalement différente, si ce n'est opposée, quant à la place de la finance dans le capitalisme post-fordiste. Il qualifie ce dernier de capitalisme de marchés financiers et considère que le processus de production de connaissance est doublement asservi par la finance. D'abord du fait des exigences de rentabilité financière *a priori* sur les investissements ; ensuite, parce que les décisions d'investir dépendent des investisseurs institutionnels et non des entrepreneurs.

- 9 Il est étonnant que les auteurs de ce livre n'aient pas cherché à rapprocher et à féconder leurs points de vue dans le cadre d'une approche dialectique des relations entre finance et capitalisme. Car l'analyse suggère que ces relations sont ambivalentes, et fondées sur des forces à la fois centrifuges et centripètes³. De ce point de vue, le terme de « co-évolution » proposé par B. Paulré pour expliquer les relations entre capitalisme et finance apparaît inadapté. D'un côté, en effet, le processus de financiarisation peut être considéré comme « endogène » aux besoins du capitalisme fondé sur l'exploitation intensive des connaissances. C'est ainsi que les institutions financières du capitalisme post-fordiste (bourse, entreprise actionnariale, normes comptables IFRS, ...) ont été créées pour apporter des solutions aux problèmes de financement, de valorisation et d'incertitude posés spécifiquement par la connaissance en tant que bien économique. Mais d'un autre côté, le poids dominant de la finance bride l'accumulation des connaissances, et engendre une instabilité chronique, en partie liée à des différences d'horizons temporels des gestionnaires financiers et les entrepreneurs. Le krach des valeurs technologiques de 2000, qui met fin à l'épisode de « la nouvelle économie », s'explique ainsi par l'impatience des investisseurs face au paradoxe de Solow, c'est-à-dire la lenteur avec laquelle les innovations technologiques engendrent des gains de productivité.

10 *

- 11 Pour conclure, *Les nouveaux horizons du capitalisme* est un ensemble de contributions riche et stimulant. À lire, même si (ou parce que) on risque de ne pas être en accord avec les *a priori* théoriques et les points de vue, parfois contradictoires, défendus par les auteurs.

Notes

1 Philippe Moati & El Mouhoub Mouhoud (2005), «Les nouvelles logiques de décomposition internationale des processus productifs », *Revue d'Économie Politique* n° 5, vol. 115, sept. – oct.

2 André Gorz (2003), *L'immatériel, Connaissance, valeur et capital*, Galilée, p. 55.

3 El Mouhoub Mouhoud & Dominique Plihon (2007), « Finance et économie de la connaissance : des relations équivoques », *Innovations*, De Broeck, n° 25.

Pour citer cet article

Référence électronique

Dominique Plihon, « Gabriel Colletis et Bernard Paulré (Dir.), *Les nouveaux horizons du capitalisme – Pouvoirs, valeurs, temps*, Economica, 2008. », *Revue de la régulation* [En ligne], n°5 | 1er semestre 2009, mis en ligne le 10 juin 2009. URL : <http://regulation.revues.org/index7495.html>

À propos de l'auteur

Dominique Plihon

CEPN, Université Paris-Nord

Droits d'auteur

© Tous droits réservés
